Le Ferrari de la rentrée

Pour son « Sermon », on lui prévoyait une mise sur orbite. Un Goncourt et un livre raté après, il revient avec un requiem d'un grand tact.

PAR CLAUDE ARNAUD

Une photographe de 38 ans meurt en voiture près de Calvi, en 2003. Antonia a tout vécu de son métier : la découverte de sa vocation grâce à l'appareil que son oncle prêtre lui a offert pour ses 14 ans ; le plaisir de saisir l'existence sur le vif et la quête des fameux « instants décisifs » qui lancèrent Cartier-Bresson à travers le globe ; la déception devant le rôle à quoi la presse locale la réduisait, celui d'un « œil » chargé de ressouder une population minée par les dissensions ; le besoin de fuir le cycle de la violence insulaire, pour tomber sur la guerre civile ravageant l'ex-Yougoslavie, où les snipers visaient jusqu'aux reporters. Le retour dans l'île pour finir, où elle se contentait désormais de photographier des mariages – des symboles du vivant, enfin.

Antonia a longtemps vécu dans l'ombre et l'attente d'un jeune de son village. Pascal l'a toujours regardée comme sa promise ; devenu indépendantiste, il n'a cessé de vivre menacé, entre deux séjours en prison. Elle est « naturellement » devenue la femme d'un prisonnier politique, mais sans le statut ni l'assurance d'une exclusivité ; à elle d'être fidèle pour deux et de se montrer digne du sacrifice qu'il endure – au risque d'être rejetée par tous, quand elle se consolera avec un jeune militant qui ne rêve que de « devenir » Pascal, son héros. Lequel finira assassiné, après s'être retiré de la lutte, sans qu'on sache pourquoi. Mort pour rien ?

Ce double décès inspire à Jérôme Ferrari un requiem d'un grand tact. Il chante l'amour moins fort que la guerre et la profonde humanité d'un prêtre accablé d'avoir à enterrer tant de cadets. Il dit la vie qui passe et les images qui aimeraient l'éterniser un peu, à travers les destins parallèles de deux photographes, l'un qui couvrit la guerre italo-turque en Libye (1912), l'autre qui suivit le premier conflit mondial dans les Balkans. Et il le fait avec une aisance et une vitesse contagieuses, et peut-être plus de liberté que n'en avait « Le sermon sur la chute de Rome », qui lui valut le prix Goncourt en 2012. Dire la vérité sans peur, rendre la vie belle et touchante même quand elle semble absurde, c'est le sceau d'un véritable écrivain ■

« A son image », de Jérôme Ferrari (Actes Sud, 220 p., 19 €).

En grâce. Jérôme Ferrari (« Le sermon sur la chute de Rome », prix Goncourt 2012) publie un nouveau roman, « A son image ».

Angot, moins d'auto, plus de fiction

L'auteure de « L'inceste » signerait-elle enfin un livre à contre-courant d'elle-même ?

PAR MICHEL SCHNEIDER

Le pitch est simple : dans une rue, une femme croise un homme, Vincent, qu'elle n'a pas revu depuis neuf ans. Déboussolée, le corps en cavale, elle rentre chez elle et raconte à Alex, son compagnon. Elle a beaucoup aimé Vincent. Les deux hommes se connaissent par la musique. Vincent, chanteur-compositeur, Alex à la console. Les deux hommes décident de retravailler ensemble. Ils s'appellent la nuit, se voient sans elle. Lits séparés avec l'un, draps froissés avec l'autre, Marseille, la Normandie, Florence, elle a beau partir, chaque fuite la ramène à cet amour qui se défait et se refait. Le triangle se boucle. Isocèle ou équilatéral, on ne le saura qu'au fil des liens complexes qu'entretiennent les trois personnages. Dans les rencontres, les carrefours ne sont parfois que des tournants que prend la vie pour vous ramener en arrière.

PHILIPPE DE POULPIQUET/LE PARISIEN/MAXPPP